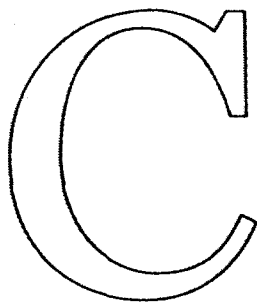


« Nous les artistes, on pose des questions »

Fabrice Murgia est le metteur en scène francophone belge du moment. Bruxelles, Avignon, Limoges, le Chili, Dubaï : il ne sera pas candidat à la direction du Théâtre National pour rester artiste.

Fabrice Murgia

Il a 31 ans et a déjà à son actif quelques mises en scène considérées comme cultes, notamment par un public jeune, ce qui est rare au théâtre. « Le Chagrin des Ogres » est ainsi régulièrement remis au programme. Ses pièces ont fait faire à son auteur un sacré tour du monde. Né à Soumagne d'une mère coiffeuse d'origine espagnole et d'un père plafonneur d'origine italienne, il a sa propre compagnie, « Artara », contraction d'Artaud (pour Antonin Artaud) et de Sankara. Frère du comédien David Murgia, il s'est vu décerner en 2014 un Lion d'Argent à la Biennale de Venise.



ENTRETIEN

C'est le jeune homme qu'on s'arrache. *Notre peur de n'être*, son dernier spectacle, attire la grande foule au Théâtre National depuis mardi. Il termine la mise en scène d'un opéra écrit par le Prix Goncourt Laurent Gaudé. Il va créer un spectacle à Santiago en janvier 2015 (*Ghost Road II*), qui sera un des grands moments de Mons 2015. Il travaille sur une production pour *Dragone*, qu'il présentera à Dubaï et qu'il réalise avec Danny Elfman, le compositeur de Tim Burton. Il va faire une grande fête sur la place Saint-Lambert

pour 15.000 personnes à Liège, un spectacle en plein air qui parlera de l'identité liégeoise, des victimes de Mittal, avec du cirque, des majorettes, des Blancs-moussis, des films. Et puis il s'arrêtera pendant un an, parce qu'il aimerait écrire un film : « *J'ai cherché à faire un théâtre cinématographique, je voudrais faire un cinéma très théâtral.* » Mais ce natif de Soumagne, fils d'une coiffeuse d'origine espagnole et d'un père plafonneur d'origine italienne, est aussi un combattant, un militant de l'homme par la culture, tout comme son frère le comédien, qui explose lui aussi, David Murgia (*Le Signal du promeneur*, *Le discours de la Nation*).

Notre peur de n'être : c'est ainsi qu'il voit notre monde, apeuré, isolé, plombé par les négations ? « *C'est une continuation des thèmes que j'ai déjà traités, essentiellement les nouvelles formes de solitude. C'est une interrogation par rapport au temps et à l'espace qui changent, à ce qu'on appelle les "nouvelles technologies", les nouvelles formes de communication. Je fais aussi référence aux "hikimoris", un syndrome social qui s'est beaucoup développé au Japon et qui apparaît en Europe : des êtres sur lesquels la société exerce une pression très forte et qui décident de vivre enfermés et repliés sur eux-mêmes. Il y a des pays où tu as quelques jours de congé par an et où tu es obligé de prendre des photos pour t'assurer que tu as vécu quelque chose ; des pays où tu travailles jusque 67 ans voire plus tard (il éclate de rire), cela pourrait de fait être nous petit à petit. Cela traite aussi d'une chose qui m'a toujours beaucoup touché : ces jeunes de 18 ans qui sont en rhéto et ne savent pas quoi faire, mais qui doivent faire quelque chose. Et c'est, en contrepoint, l'exemple des pays scandinaves où tout à coup, on impose une année non pas sabbatique, mais de découvertes et de voyages. C'est très inspirant pour le vivre ensemble, alors qu'on est de plus en plus – et l'actualité nous le rappelle tous les jours – dans une*

situation où l'humain et le bien vivre ne sont plus au cœur du système. Un de mes proches est, comme Hiki, l'un des quatre personnages de ma pièce, un "hikimori" : il s'est enfermé dans sa chambre et refuse de se confronter au monde extérieur. Cela pose beaucoup de questions sur la crise de la méditation que nous vivons.

C'est-à-dire ?

Il y a un rapport au monde, à la société et au travail qui est parfois en contradiction avec une idée de « carpe diem » recherché depuis l'antiquité pour atteindre le bonheur. Ma pièce reprend toutes ces interrogations. Le contact avec le livre « Petite Pouchette » de Michel Serres, un best-seller qui s'achète aux caisses des magasins, m'a aussi beaucoup influencé. Je l'ai rencontré plusieurs fois et je suis inspiré par son souffle d'optimisme, sa confiance. On lui reproche une naïveté. Je n'ai pas lu cela dans son essai mais juste quelqu'un qui « passe » le monde et c'est terriblement émouvant. Quelqu'un qui est proche de la mort et qui envoie un sourire et de la tendresse : c'est ce dont les jeunes générations ont besoin.

On n'a plus foi en la démocratie telle qu'on la construit au jour le jour, je trouve peu de gens qui sont concernés, peu de gens de mon âge qui croient en la politique et aux politiciens. Il y a notamment dans l'éventail politique tel qu'il est constitué, l'idée que la gauche et la droite, cela ne veut plus rien dire. Mes nombreux voyages dans le monde ces dernières années ont beaucoup influencé mon travail. Au Chili, par exemple où tout à coup, on a un laboratoire du capitalisme qui s'est installé. Je me sens proche de cette culture latine car je suis à moitié espagnol et je n'arrive pas à me balader là-bas, sans voir une sorte de futur de notre société. Ainsi qu'une espèce de chose qui arrivera aux comédiens. Leurs acteurs exercent un autre travail

dans la journée. Et quand je leur parle du statut de l'artiste, ils rigolent ! Ils trouvent même cela indécent et arrogant : « Ah bon, vous demandez de l'argent ! »

Vous êtes inquiet pour la culture, après les coupes annoncées en Flandre et du côté francophone ?

J'ai beaucoup aimé quand les directeurs de théâtre se sont interrogés publiquement sur la nécessité et le rôle de la culture : les gens savent-ils encore qui sont les artistes et à quoi ils servent ? C'est ce que j'ai tenté de dire dans le texte que j'ai prononcé à Avignon. (lire ci-contre)

Quel est ce rôle ?

Nous, les artistes, on n'est pas bien là où on est, et dès lors, on pose des questions. Je ne suis pas un adepte de la provocation, mais j'aime poser des questions sur la place publique. J'espère que le public les comprend et que le politique s'en empare. Nous sommes une forme de thermomètre de la société, d'opposition pour laquelle on n'a pas voté. Un bon spectacle pose des bonnes questions.

La culture aujourd'hui est considérée comme quantité négligeable ?

La culture est considérée comme une distraction. Or le théâtre est un divertissement, et pas une distraction ou un abrutissement. Ce qui me fait peur dans la culture aujourd'hui, c'est le « mainstream », l'uniformisation. C'est tout le contraire du rôle utile que peut avoir un artiste dans une société. La culture peut être un divertissement, on peut s'éblouir devant un morceau artistique. On peut parler au grand public et ne pas être con ou amer. Tant qu'on a de la tendresse et qu'on est constructif, on peut tout faire. C'est la définition du clown.

On dit que la culture est réservée à une élite ?

Je ne viens pas d'une famille qui allait au théâtre, ni du texte. Je

viens de faire un opéra à Limoges et c'était la première fois que j'allais à l'opéra.

Que voulez-vous dire aux ministres de la Culture Gatz et Milquet sur leurs décisions de coupes ?

Je ne trouve pas Joëlle Milquet scandaleuse ni grossière, au contraire de ce que pensent les autres artistes, quand elle dit qu'il faut faire du chiffre. Il faut être réaliste, on vit dans un

monde où « faire du chiffre » ne doit pas être un gros mot, sinon l'artiste va être décalé par rapport à la réalité dans laquelle il évolue. Le pire du pire serait d'être tellement enfermé dans une salle de théâtre à monter ses spectacles, qu'on en finisse par être obligé d'aller sur la Batte à Liège marcher à contre-courant de la foule, pour prendre la population dans la figure et reprendre un peu contact avec le monde. Les artistes doivent garder un lien avec la réalité économique et budgétaire et avec les gens qui travaillent. Moi, je suis « mécène », j'ai une convention avec un mécène qui me permet de payer deux personnes, de vendre mes spectacles et de générer un peu de bénéfice pour payer mes créations. C'est une entreprise, un artiste est un entrepreneur. Un mec de mon âge qui fait une bonne start-up et qui fait du chiffre, il vit par la créativité, l'innovation. Mais on doit respecter notre dimension militante. Je viens de faire un opéra en partie « mécène » par la Fondation

BNP Paribas, mais elle ne nous impose pas de placements de produit. La publicité n'a pas sa place au théâtre, qui est un espace de débat social.

La culture peut remplir une autre nécessité d'utilité publique : elle apaise les rages humaines. Lundi, l'auteur et metteur en scène canado-libanais Wajdi Mouawad nous disait : « Peut-être que les jeunes qui partent se battre en Syrie, ont manqué de poésie » ?

Je rencontre souvent des gens après le spectacle qui avaient besoin de venir ici après leur travail. Il y a une fonction d'évasion, cathartique. Dans le passé, on faisait du théâtre pour éviter les meurtres dans la cité, on canalisait les pulsions et le théâtre doit garder cette fonction. Il est un de ces espaces poétiques dont parle Wajdi. Mais le danger de l'artiste, c'est de s'enfermer.

L'artiste doit prendre l'avion. Le théâtre a une fonction locale mais il doit s'ouvrir la porte des réseaux. L'Europe notamment a un rôle à jouer, pour relier les gens entre eux et financer l'alliance des réseaux de la culture. Idem pour internet. J'espère que Mons 2015 va générer des choses de ce type. Il faut réinventer les formes de production, les plates-formes de diffusion.

Comment diffuser la culture, la rendre accessible au plus grand nombre ?

Par l'école. On a une ministre qui est en plus ministre de l'enseignement, c'est une opportunité. À condition que cela ne nous oblige pas à tourner dans les salles de gym pour montrer des spectacles. Parce que ça, c'est nul. J'ai mon niveau et mon exigence artistique. Il faut emmener des jeunes au théâtre. ■

**Propos recueillis par
BÉATRICE DELVAUX**

« Dites-leur que nous aussi, nous avons peur »

Le 21 juillet dernier, Fabrice Murgia présentait la première de *La peur de n'être au Festival d'Avignon*. Le jeune metteur en scène a pris la parole, en demandant aux journalistes présents de délivrer au public un message urgent sur l'artiste. « Je voudrais témoigner de notre peur », pour parler « de pays très modernes, "exemplaires", dans lesquels on a naturellement cru qu'on pourrait se débarrasser d'un siège de théâtre pour s'offrir un lit d'hôpital. (...) Quand on abandonne un fauteuil de théâtre, c'est inévitablement qu'on va mal. Très mal. Et quand je vois l'état de nos théâtres et de nos artistes, j'ai peur pour nos hôpitaux ». Et de poursuivre :

« Je demande à tous les journalistes présents ce soir au festival d'Avignon de s'adresser à nos concitoyens.

Dites-leur qui nous sommes...

Dites-leur que nous sommes là pour poser des questions critiques sur le monde que nous construisons ensemble. Rien à affirmer. Juste des questions pour les aider à construire.

Dites-leur que nous aussi, nous avons peur de la "crise" mais, pitié, dites-leur de nous aider à freiner la crise des valeurs,

crise de la solidarité.

Dites-leur que nous avons peur des regards de ceux qui pensent que nous profitons du système quand nous nous tuons au travail et que nous ne voyons pas nos enfants depuis plusieurs semaines.

Dites-leur que le spectacle n'existe pas que dans le gradin mais aussi dans les classes de leurs enfants, dans leurs souvenances.

Dites-leur qu'on a mille ans d'expérience dans ce secteur florissant et que ce n'est pas rien.

Surtout, dites-leur que nous sommes comme eux : dites-leur que nous voulons travailler. Juste travailler.

Dites-leur dans les premières pages de votre journal s'il vous plaît. Et dites-leur dans les pages qu'ils liront parce que vous l'aurez compris, je ne vous parle pas que de spectacle.

Dites-leur en changeant le mot "théâtre" par le mot "hôpital", parce que certains d'entre eux sont malades de mépris et que c'est humiliant pour nous tous.

Continuez à leur dire ce qui se passe au sud et au nord de la Fédération Wallonie-Bruxelles mais parlez-leur de l'utilité de la culture. » ■

LA POLITIQUE

« Je ne suis pas PTB »

Comment appelez-vous la suédoise ?

Ce n'est pas une surprise que Charles Michel soit Premier ministre : il faut donner un os à ronger aux francophones. Et je ne l'appelle pas, ce gouvernement, car j'attends de voir. Je ne crois pas qu'il va nous faire bouger vers quelque chose d'autre. Ce sera une expérience à droite qui va nous faire évoluer vers une expérience à gauche, un ping-pong à la française.

Comment voyez-vous Bart De Wever ?

Le populisme, ce n'est pas un truc nouveau. Comment tomber là-dedans après avoir échappé aux vagues autrichiennes et autres ?

Mais ici, il n'est pas question d'extrême droite.

C'est une récupération des voix de l'extrême droite. Je parle du populisme de l'affect, de la politique de l'émotionnel, du sentiment identitaire exacerbé.

Mais vous êtes proche du PTB qui joue aussi sur l'émotionnel ?

Bien sûr qu'ils jouent sur l'émotionnel. En ce qui me concerne, j'ai donné mon nom à un moment donné pour inviter les gens à regarder ce qu'était le PTB, mais sans donner mon soutien. Et on m'a collé une étiquette. Or je n'ai pas de carte de parti, je ne suis pas communiste. Je ne veux pas être politisé. Et j'ai été vexé d'avoir été récupéré.

« Je suis un artiste wallon »

Vous avez des conseils pour votre nouvelle ministre de la Culture, Joëlle Milquet ?

Je voudrais d'abord lui demander de consulter, beaucoup, car nous faisons tous notre métier de façon différente. Il faut être proche de la réalité du terrain : le théâtre ne se fait pas sur un business plan, mais dans une salle noire, avec du silence.

Vous êtes l'artiste chouchou du politique ?

Je suis quelqu'un de très soutenu par Wallonie Bruxelles International et le

ministère de la Culture. J'ai une visibilité très grande mais j'essaye d'être honnête avec cela. Et quand on dit « Murgia, il prend 100.000 euros, non : Murgia, il amène 400.000 euros sur un projet né en Belgique et pour engager des acteurs belges. Si un projet coûte 400.000 euros, je « prends » 100.000 euros à la Belgique (Le National, Namur, Bozar) mais je vais en chercher 300.000 à l'étranger. C'est vrai aussi pour le Raoul Collectif, Jaco Van Dormael. Il faut que la ministre voyage hors de la Belgique. Notre présence à l'étranger peut être un grand

atout gouvernemental et d'identité. Car les enjeux identitaires, c'est l'identité belge, francophone, peut-être même wallonne.

Car c'est quoi « Wallonie 2020 » ? Moi, je suis pour une régionalisation des artistes, en réaction, pas virulente et bête, mais je suis un artiste wallon, pas un artiste bruxellois. J'ai parfois envie d'appeler Saule (le chanteur) et de lui dire « hein, qu'on est des artistes wallons ».

Cela signifie quoi ?

Cela veut dire qu'on ne doit pas avoir peur identitairement, qu'on est belge et

qu'on est pour l'unité de la Belgique mais qu'en même temps, l'unité signifie que nous sommes des tas de gens différents. Ce n'est pas parce que la Flandre se sent forte identitairement et culturellement qu'elle peut exister toute seule : c'est ridicule.

Qu'est-ce que vous auriez en commun avec Saule et pas avec Arno ?

Je peux jouer mes spectacles partout dans le monde, mais il y a de l'accent liégeois dedans et j'y observe des êtres de chez moi, très locaux. Quand je vois un film flamand magnifique comme « La merditude des choses », c'est flamand, pas wallon ni bruxellois. Et c'est très bien.

Autre chose pour Joëlle Milquet ?

Il faut l'encourager dans son décloisonnement de la culture mais en l'incitant à être vigilante sur la nécessité du militantisme que la culture doit véhiculer pour établir sa fonction. Il faut favoriser le mécénat mais pas seulement auprès des compagnies en leur disant : « soyez décoincées, allez chercher de l'argent dans le privé ». Il faut aussi enjoindre aux entreprises de ne pas toucher au contenu et de respecter le message.

Vous allez lui demander de vous nommer directeur du Théâtre National, pour succéder à Jean-Louis Colinet ?

J'ai renoncé à porter ma candidature. Un poste de direction abîmera mon

travail d'artiste. Je vais me coincer ici. Mais je vais remettre au CA du National, ainsi qu'à ceux qui vont déposer leur candidature, le projet que j'aurais rentré. Je leur donnerai le point de vue de l'artiste, qui a fait son école au National.

Etre directeur aurait pu bétonner votre destin d'artiste ?

Si je ne travaille pas ici, je peux le faire au KVS, à la Monnaie, ou à l'étranger. Et puis, j'ai fait mon temps au National. Et je suis peut-être trop jeune et pas assez fatigué pour penser un projet social, or un théâtre doit être au cœur de la vie. J'ai beaucoup de respect pour Colinet et Goossens (KVS), mais il y a de meilleures personnes que moi pour ce boulot de direction. ■